

L'INDUSTRIE

Paul-Lelong, près
nés par un joli choix
et manchois. Pour re-
t d'envoyer les mesu-
s, encolure, tour des
a saison nous fait un
e honorablement con-
s en pelleteries.

M. VIGUIER offre de
r garantir du résultat
ryée avec intelligence,
produits de ce genre,
recommandons à nos
soulard Bonne-Nou-
ance et de l'étranger.

aux modistes de robes
la maison Bédillet et
maison se recommande
e ses toilettes. Nos loc-

visiter les salons de
mier; elles y trouve-
et toilettes d'un goût
asses. Prix modérés.

ros, 24, rue de Pen-
la *Revue de la Mode*,
pour robes, costumes,
modèles. Nouveautés
— Envoyer corsage et

es dames qu'incommo-
es ou les jupes doivent
produit, la *Pâte épila-*
ques Rousseau. Prix :
aux poudres, elle est
une réussite certain.

veulent souscrire aux
de *l'Épargne*, journal
consciencieusement les
de la Bourse. Envoi de

de la *Linette*, *Cœur d'Artis-*
da Rosso, Truile aux Péris.

qui a paru le 15 oc-
s suivante :
que de Léon Kreutzer.
I. Danicke.
ssier.
quai Voltaire).

til



RÉSUS :

le cœur, et la science

st, 13, quai Voltaire.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75.



2. TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR (DOS).

1. TOILETTE DE MARIÉE.

3. TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR (DEVANT).

AMEUBLEMENT

Nous avons reçu un grand nombre de lettres nous demandant des détails sur l'ameublement, les meubles à la mode, les tentures nouvelles, etc. Pour satisfaire à ces vœux, qui intéressent la plupart de nos abonnés, nous nous proposons de publier de



12. CHAISE LOUIS XVI.



13. FAUTEUIL LOUIS XII.

plus remontants. Grand col rabattu fermé d'un nœud. Manches longues en faille garnies tout du long de barrettes en lainage; au bas de la manche, petit revers avec bouton posé sur le coin retourné.

Même costume, vu par derrière. — La robe est très-ajustée dans le dos; le grand col retombe carrément sur les épaules. L'écharpe est rattachée par derrière, un peu de côté par un fouillis de faille brune mêlé à la bourrette et fixé par un nœud de faille.

Ces deux costumes viennent de la maison Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.



14. ESCABEAU LOUIS XII.

16-17. Costume de petite fille de dix ans, vu par devant. — La petite robe est en faille brune unie. Une grande écharpe en lainage fond loutre quadrillé de filets paille est jetée en travers en formant de gros

temps à autre de jolis modèles empruntés aux meilleurs tapisseries parisiens.

On sait que, comme nos couturières et nos modistes, les tapisseries de Paris sont sans rivaux. Nous donnons aujourd'hui sept dessins exécutés d'après les modèles de la maison Vassal, 2, rue de Grammont.

9. Portière en peluche vieillie et bordure japonaise, frange à houpettes assortie, ornée de festons et chutes et relevée à l'italienne. — Modèle de la maison Vassal.

10. Grand confortable à traversin couvert en velours d'Utrecht rouge et moquette persane.

11. Fauteuil confortable garni, à rampe séparée, couvert en peluche de soie rouge et broderie persane.

12. Chaise Louis XVI de fantaisie en bois doré, couverte en peluche vieillie et bandes de tapisserie à la main.

13. Fauteuil Louis XII en vieux bois de noyer sculpté, couvert en peau de porc et orné de gros clous et chiffres dorés.

14. Escabeau Louis XII en vieux bois de noyer sculpté, couvert en peau de porc et orné de gros clous dorés.

15. Fauteuil habillé, couvert en peluche de soie rouge et bandes de gilet persan; frange à houpettes. Ce fauteuil, ainsi que les précédents, a été exécuté par la maison Vassal.



8. TOILETTE DE VILLE. — VOIR LA PLANCHE COLORIÉE.

18-19. Toilette de ville, vue par devant et par derrière. — Robe unie en velours frappé deux tons. Une passementerie à aiguillettes est disposée en tablier. Long corsage cuirasse en velours frappé garni de deux nœuds sur la poitrine. Manches longues en faille unie terminée par un revers de velours et garnies tout du long d'aiguillettes en passementerie. Par derrière, la jupe demi-longue tout unie est en faille du ton le plus clair du velours. Dentelle blanche au bas de la jupe. Le corsage-cuirasse est bordé d'une passementerie.

CHAPEAUX D'HIVER

Nous publions aujourd'hui une nouvelle série de chapeaux d'hiver dont les modèles, entièrement inédits, nous ont été communiqués par M^{lle} Glade, 5, rue du Quatre-Septembre. Nos abonnées à l'édition coloriée ont reçu, le 14 octobre, une planche en couleur contenant six chapeaux. Dans le précédent numéro, qui porte la date du 7 octobre, nous avons donné, dans l'interieur du journal, six autres chapeaux d'hiver. Chacune de ces trois séries de chapeaux a été empruntée à une modiste spéciale parmi les plus habiles de Paris, ce qui nous a permis d'offrir à nos lectrices, dans l'espace de moins d'un mois, tous les styles et toutes les formes adoptés jusqu'à ce jour par la Mode.

20. Chapeau en velours marjolaine, garni en dessous de bouillonnés de satin bleu de ciel. Il est surmonté d'un panache de plumes

lacet de cette dentelle terminée par les médaillons; ensuite on fait la garniture de crochet, et puis on compose de barrettes al-

gnardise et lacet médaillon. — Dans cette dentelle, les barrettes de la garniture sert pour le milieu de la dentelle. Cette dentelle se fait en

lacet médaillon. — Cette jolie dentelle, précédentes, se fait de



DENTELLE CROCHET ET LACET.

en crème. Le devant est en en arrière, par trois face rouge et crème. De l'arrière de la jupe ille bordelais. Corsage- né au bas du même filet longues garnies au bas de faille rouge et crème. chez M^{me} Pasquet.

6. DENTELLE CROCHET ET LACET.

7. DENTELLE CROCHET ET LACET.

bleu de ciel avec têtes marjolaine; brides en satin marjolaine.

21. Chapeau de jeune femme, en poil de chameau, orné de velours loutre et de deux plumes loutre; le dessous est en velours coulé.

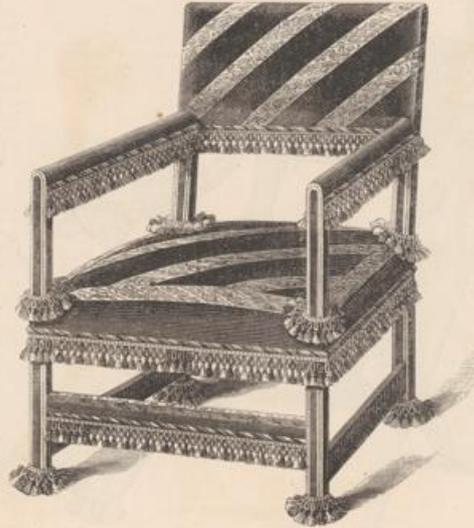
22. Chapeau en velours olive. — Passe coupée et ornée de petits biais de satin olive; nœud de satin olive et panache de plumes olive et marjolaine clair.

23. Chapeau en velours serpolet, doublé de satin de même couleur et orné de ruban faille et satin, piqué de roses mélangées de feuilles de fougère en velours.

24. Chapeau de jeune fille ou de jeune femme. — Il est en feutre bronze, orné de velours bronze et de plumes de fantaisie bronze et marjolaine; le relevé est en soie bronze avec huit rangs de piqûres.

25. Capote en satin serpolet. — La calotte, tendue en satin, est ornée d'un tour de plumes serpolet et d'un panache assorti; un piquet de boutons mousseux cerise est placé au milieu du panache.

26. Toque de velours noir, avec passe en galon de jais et frange de muguet en jais retombant sur les cheveux. La toque est garnie de satin noir et de deux longues plumes noires tombant de côté. — Ces sept chapeaux ont été créés par M^{me} Glade, 3, rue du Quatre-Septembre.



15. FAUTEUIL BABILLE.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de soirée ou de dîner en faille et brocattée blanche. — Jupe longue, ornée au bas de neuf rangées de petits volants dentelés. Devant, le tablier descend en biais, légèrement retenu par une touffe de fleurs; une longue guirlande orne le bas de ce tablier. Corsage-cuirasse à manches courtes, orné d'une draperie qui descend gracieusement des épaules en laissant voir l'écharpe du corsage sur lequel elle est fixée par un bouquet. Une garniture légère remonte autour des épaules en les encadrant.

Toilette de ville en bourrette, fond clair piqué de rouge, mélangée de faille unie et relevée de faille rouge bordeaux. — Cette robe est ornée au bas de quatre rangées alternées de plissés crème et de volants en faille bordeaux; au-dessus retombe une grande chicorée découpée en faille crème. Le tablier en soie souple tombe droit d'un côté et se relève légèrement sur la jupe par des nœuds crème et rouges de rubans à double face. Corsage-cuirasse avec gilet et col rabattu en faille crème unie; au bas, tout autour, un filet de faille rouge. Manches longues élargies au bas par une garniture en faille crème et bordeaux.

Ces deux élégantes toilettes nous ont été communiquées par M^{me} Jenny Pasquet, 53, rue Neuve-des-Petits-Champs, et non rue Saint-Augustin, ainsi que nous l'avons indiqué par erreur dans le dernier numéro de la *Revue de la Mode*.



16. FILLETTE DE DIX ANS (DORS).

18. TOILETTE DE VILLE (DEVANT).

19. TOILETTE DE VILLE (DORS).

17. FILLETTE DE DIX ANS (DEVANT).

diner en faille et bro-
quée, ornée au bas de
lants dentelés. Devant,
légèrement retenu par
longue guirlande orne
erie qui descend gra-
laissant voir l'échan-
elle est fixée par un
égère remonte autour
nt.

rette, fond clair piqué
sille unie et relevée de
Celle rubi est ornée au
ernées de plissés crème
ordeaux; au-dessus re-
orce découpée en faille
souple tombe droit d'un
ut sur la jupe par des
rutans à double face,
et et col rabattu en
tout autour, un filet de
ues chargées au bas par
me et bordeaux.

ettes nous ont été com-
ny Pasquet, 33, rue
et non rue Saint-Au-
sons indiqué par erreur
e la Revue de la Mode.



ASS (DEVANT)



6^e Année N° 304

Dimanche 28 Octobre 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

*Coiffettes de M^{lle} Baquer, N. P. Augustin, 55. Écrivaire artistique de la Parfumerie Nieu
31, rue de Septembre, Corset et Supens de la M^{lle} de Plamont, 33, r. Vivienne. Garniture de la
M^{lle} Rolland et Martin, 13, Sébastopol, 68. Nouveautés des magasins des Cuis de Rue, à Montmartre.*

N'en déplai
p:incesse qu



ce régime
femme de
de forme
et bien fa
cile où se
crasse, ou
tions de la
elle doit
une belle

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

N'en déplaise à la république de la mode, c'est la robe princesse qui en est la reine pour le moment. Espérons que

princesse est d'une portée difficile. Beaucoup de femmes font de cette élégante et jolie forme de robe une sorte d'étui, étroit et indiscret où l'on se glisse avec peine, et qui cause l'incessante inquiétude de sentir tout craquer. Malheur à celles qui arrivent à se donner l'air d'un paquet bien ficelé. Elles perdent toute grâce, prêtent à rire et s'enlèvent ainsi tous les bénéfices de ce joli costume. Notez que la complaisante forme princesse permet, grâce à sa variante, la très-longue forme polonaise, de relever les plis de côté et derrière, de façon à



20. CHAPEAU EN VELOURS MARGOLAIN.



21. CHAPEAU DE JEUNE FEMME.



22. CHAPEAU EN VELOURS OLIVE.



24. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.



23. CHAPEAU EN VELOURS SERPOLET.



26. TOQUE EN VELOURS NOIR.



25. CAPOTE EN SATIN SERPOLET.

ce règne charmant se prolongera le plus possible; toute femme élégante et belle lui donnera son suffrage. Il n'est pas de forme plus seyante et plus gracieuse quand on est jeune et bien faite. Mais encore faut-il savoir la porter, art difficile où se révèle de suite la femme de goût. La robe princesse, coupée par d'habiles ciseaux, doit suivre les ondulations de la taille et modeler les formes sans les trop accuser; elle doit être comme une fine draperie chastement jetée sur une belle statue. Il ne faut donc pas se dissimuler que la robe

entourer de draperies élégantes les femmes qui redoutent ou n'acceptent pas le modelé serré.

Pour les chapeaux de théâtre, le blanc sera favori. Rien de frais et d'élégant comme le feutre marmotte au poil soyeux, rond à bord rabattu, ou bien la petite forme haute, presque sans bords, en peluche blanche, posé coquettement au sommet de la coiffure. Une vaporeuse peluchette frisée entoure la forme et retombe derrière attachée d'une agrafe japonaise. Ce même chapeau sied aux jeunes filles avec une aigrette légère;

pour jeune femme, on y ajoute la longue plume blanche. Pour chapeau de visite élégant, le velours peluche nuance mousse, garni de fleurs ou d'une aile de Stern poudrée d'or brun; la grande nouveauté est la plume de coq relevée; ce sont de toutes petites plumes à bout arrondi, au fond sombre et changeant et tapissant le fond et le tour du chapeau non à plat, mais légèrement hérissées. C'est drôle et gentil au possible. Un autre genre, aussi fort élégant dans sa simplicité, est la longue guirlande de plume d'oiseaux exotiques; cela se pose autour de la forme où le retient une petite plume d'or et se termine derrière en aigrette tombante d'une légèreté infinie.

La toque en fourrure se portera encore en loutre beige ou bien en loutre noire; mais elle ne va pas à toutes les figures indifféremment.

Rouge, vert, blanc, voilà les trois couleurs favorites de la saison. Les deux premières s'emploient en costumes ou en rubans dans tous leurs tons dégradés, surtout dans les tons sombres, qu'on associe tantôt au ton clair de la même nuance, tantôt avec d'autres nuances très-douces. Ainsi les rubans les plus beaux et les plus nouveaux se font en velours doublé de satin et en satin deux faces, le velours rouge bordeaux à l'envers satiné jaune pâle ou bleu turquoise; le satin est vert moiré de tourner des mondes coquets en mariant deux tons différents. On fait avec ces rubans et de la légère dentelle de petites coiffures-bonnets, tout à fait coquettes et gentilles.

La fine lingerie est en liesse, elle revient orner les belles épaules, avec les grands cols en dentelle ancienne ou moderne; toutes deux ont leur mérite. On va être inondé, on l'est, de ces grands cols dits Louis XIII, Pierrot, etc. Mais l'œil exercé reconnaîtra bien vite le bon grain d'avec l'ivraie, l'élégance véritable d'avec les grossières imitations à bon marché. La grosse broderie à la machine, la toile d'une médiocre finesse, entourée d'épaisse microcort, offrent un aspect vulgaire, tandis que le regard sera charmé, la figure élégamment encadrée par les découpures capricieuses de la vieille guipure, du riche point de Venise ou de Flandre, ou bien par la microcort extra-fine, mariée à la transparente batiste, ou battue sur un dessous de crêpe de Chine turquoise. La forme de ces parures est très-variée; une des jolies est le col marin descendant bas et carrément par derrière, légèrement ouvert devant de manière à laisser mettre un joli bijou dans le gracieux petit creux du cou, et terminé par deux pattes allongées en pointe ou simplement carrées. Le fin bijou encadre la tête, et la robe la plus simple est coquettement ornée avec le collet et les manchettes pareilles.

Un mot encore au sujet de la fourrure, puisque mes lectrices m'écrivent de tous côtés pour me remercier des renseignements donnés dans mes précédents courriers.

On portera beaucoup de boas; les jolies petites figures seront capricieusement émitouflées par les enroulements serpentinés de ces peu dangereux reptiles. Il y en a de tous prix. Je n'en puis donner qu'un aperçu: le classique skongs, belle qualité, vaut 25 fr.; l'opossum gris, 12 fr.; le castor des Indes, 11 fr. Le délicieux blaireau est un peu plus cher; le renard argenté a des prix élevés et variables.

Un autre objet de luxe, mais d'un luxe utile, c'est la couverture pour voiture. En belle marmotte, longue de 1-35 sur 1-55 de largeur, ornée de queues tout autour, mais non garnie d'une doublure, elle vaut de 190 à 220 fr.; toute faite, 260 fr., sans les queues; en beau lynx, mais moins grande, elle vaut de 200 à 300 fr.

A peine ai-je eu le temps de jeter un rapide coup d'œil sur le riche assortiment d'étoffes solides ou légères que la maison Le Hopsel, 1, rue Auber, a reçu d'Orient par son dernier navire.

Dans le prochain courrier je pourrai parler en détail à mes lectrices de toutes ces belles étoffes tissées et teintées pour elles dans le pays du soleil et de la couleur. Lainages épais où se blottit la Parisienne frileuse, gazes treillagées, ajourées, pimpants tissus pour robes de bal et de soirée, je vous décrirai toutes ces affolantes merveilles. Voilà le moment où il faut absolument se choisir des costumes de visite et de soirée, pour être prête à temps.

MARIE DE SAVERNY.

LA FEMME A LA CAMPAGNE

13^e LETTRE

A Madame Louise B...

A présent, il faut que je t'offre le meilleur conseil qu'on puisse donner aux maîtres d'une maison de campagne, chaumière ou château. Mais ce conseil est aussi le plus difficile de tous à suivre.

« Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ce peut bien être? »
C'est tout simplement de s'abstenir de la visite dite « de propriétaire » régulièrement infligée à tout arrivant.

Tu ne peux t'imaginer la récolte de bénédictions que cela te vaudra, au lieu du contraire.

« Mais il faut pourtant bien promener ses invités, leur montrer la maison, le jardin, le parc, les bêtes. Ça les amuse et les occupe. »

Crois-moi, laisse-les tout regarder, mais ne les oblige à rien voir. Ils auront le plaisir très-grand d'aller à la découverte, de s'arrêter où il leur plaira, de voir les bêtes, de s'en amuser, si cela leur est agréable.

« On a pourtant du plaisir à montrer sa propriété. »

Plaisir cruel pour ceux qui n'en possèdent point, plaisir ennuyeux pour ceux qui ne s'intéressent guère aux choses de la campagne.

Certains gens, excellents du reste, sont possédés d'un tel amour pour leur propriété, que jamais ils ne se lassent d'en montrer les moindres recoins, afin de recueillir une savoureuse moisson d'éloges plus ou moins forcés et dont ils jouissent avec autant de satisfaction que s'ils s'adressaient à leur personne même.

A peine arrivé, ils ne vous font pas même assiéger.

« Venez donc voir mon petit parc, et le lac artificiel, et la grotte aux stalactites, et l'écurie modèle, installée comme celle du prince de Galles, rien que cela... »

« Et ma collection de lapins russes, angoras, géants, etc... »

Vous faites docilement le tour du parc, vous subissez le détail des essences qui le composent; il faut absolument vous intéresser à la santé des *grandiflora* et des *multifolia* australiens ou japonais.

« Ceux-là, c'est moi qui les ai plantés; vingt-sept centimètres de pousse tous les ans! Ce petit que voilà avait deux cents feuilles l'an dernier; il s'en manque cette année-ci. C'est inquiétant... »

Et il faut vous associer à cette inquiétude. Surtout n'ayez pas l'air distrait. Vous auriez à vous repentir.

L'écurie reçoit votre tribut d'admiration; mais ne laissez pas voir que l'odeur du fumier vous déplaît, ou que les bêtes, agitées, vous font un peu peur, vous hâtes vous priveraient de leur estime.

Il faut encore regarder les lapins. — heureusement ça ne mord ni ne crie, — écouter l'histoire interminable de leur généalogie...

Enfin! ouf! on va donc rentrer dans la maison, s'enfermer un instant dans sa chambre, se débattre... Ah! bien oui! On n'a rien vu.

« Et mon lierre? vous ne l'avez pas seulement remarqué! Il a plus de cent cinquante ans. Le roi Louis XV, venu ici à un rendez-vous de chasse, en 1771, s'en est pâmé d'admiration. Ma femme et moi nous le soignons comme notre enfant. »

Fatigué, agacé, la langue sèche, il faut encore s'ébahir devant le feuillage lustré du végétal chéri.

Vous croyez que c'est fini? Cave dallée, véritable bibliothèque à vins fins, cuisine revêtue de faïence, grenier avec resserres magnifiques, vous devez tout parcourir une fois au moins.

« C'est là que je mets ma récolte de pommes: ici les reinettes, là les calville; mon pommier favori, le troisième à gauche, vous l'avez vu; eh bien! il me produit tous les ans 107 pommes pesant chacune en moyenne 117 grammes. »

Vous qui n'accordez d'attention qu'aux pommes à l'état de charlotte ou de dessert, qui ne possédez ni pommier favori ni fruitier perfectionné, cela vous intéresse peu et même vous ennuie considérablement. Cependant vous admirez avec une grimace aimable.

J'en passe et des meilleures. Tu vas dire que je fais la charge de la visite de propriétaire; pas du tout; je suis, au contraire, restée dans la vérité banale.

Je sais fort bien que si toi ni ton excellent mari vous n'avez cet amour excessif et un peu ridicule de la propriété; n'importe, je te mets en garde.

Hélas! il faut bien le dire, cette manie assez répandue a pour résultat assuré d'ennuyer les autres d'abord, et ensuite de provoquer chez beaucoup un sentiment d'envie ou d'humiliation. Se parler de son bonheur est souvent dangereux; se parler de sa richesse devant ceux qui en sont privés, c'est faire acte d'égoïsme, c'est manquer à la fois de savoir-vivre et de charité.

Tu vas dire que je termine toujours comme une vieille grondeuse, ma chère Louise. Tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas à toi que ce discours s'adresse, mais à certaines de tes amies qui en feront, j'espère, leur profit.

Amitiés tres-tendres.

M. D. S.

Depuis huit jours, les journaux ne sont remplis que de la liquidation des grands magasins du *Coin de Rue*. Rien ne saurait intéresser à un plus haut point les femmes économes.

Cet immense établissement dont l'organisation est aussi puissante que celle des grands magasins anglais, a changé de propriétaire, on le sait; mais ce qu'il est urgent de répéter, c'est que la nouvelle direction cède, à prix d'expert, dix millions de nouveautés d'hiver qui sont vendues avec rabais considérables.

Pour en donner une idée approximative, citons au hasard, d'abord au comptoir des confections: un lot de confortables

costumes complets, de genres et formes très-variés, ayant valu de 60 à 95 fr., et réduits à 29 fr.

Un autre lot en très-belle faille noire, modèles inédits, qualité garantie, valeur réelle 170 fr., à 98 fr.

Un lot de peignoirs en molleton rayé et en drap beige ou gris, brodés toutes nuances, doublure chaude, estimés partout 18 fr. et donnés à 9 fr. 75.

Un lot de jupon moire anglaise pure laine, faux-ourlet laine, valant 18 fr. 75, cédés pour 8 fr. 75.

Puis des rotondes confortables en cachemire, ornées, richement doublées de fourrure, avec col castor, réduites de 110 fr. à 60 fr. Des confections en drap, croisées devant, avec tresse et galon, 10 fr. 75 au lieu de 25 fr.

A la galerie des costumes d'enfants, les mères de famille considéreront comme une bonne fortune l'acquisition de bien mignonnes toilettes.

Les tissus lainages, soieries, velours, tapis, fourrures offrent des occasions dont on s'applaudira de profiter.

Avec les moyens de locomotion multipliés et rapides dont jouit Paris, la femme élégante, qu'elle habite les faubourgs aristocratiques ou le quartier de la Madeleine, se rend en une minute, rue Meslay, 67, chez M^{me} Rosa Decotte où l'attirent les chapeaux du goût le plus distingué, à un bon marché que peut seule permettre une modeste installation.

Le succès est au *chapeau Farfadet*, en feutre gris, garni d'un bandeau de taphophile. Un ruban bronze, piqué par des bananons, est gracieusement disposé sur la calotte. Une touffe de réséda bronzé frémisse sur le côté.

Le *chapeau Argus*, en velours noir, est d'une coquetterie très-fantaisiste, avec son bandeau clair de lune, aux plis et tremblantes lueurs, divisé à moitié par une tête d'argus, ayant pour chevelure les plumes moirées d'une queue de coq retombant en cache-peigne.

Où trouver chose plus fraîche que la capote *Reine d'automne* en velours et satin noir avec touffe de plumes et fine aigrette retenue par un oiseau-mouche. Sur le côté et sur le chignon, boutons de roses pâles.

La modicité des prix de M^{me} Rosa Decotte surprend agréablement la femme de goût.

Pour le petit ange qui vient de naître, la mère est prête à tous les sacrifices. Le premier sacrifice que la nature exige d'elle, c'est sa luxuriante chevelure.

La première fois que la jeune mère se laisse peigner, elle recule épouvantée. « Chauve! je suis presque chauve! » s'écrie-t-elle avec douleur. Qu'elle se rassure, ses cheveux repousseront plus abondamment, surtout si elle veut en faire le sacrifice momentané. En attendant, il lui faut avoir recours aux postiches et même porter perruque. Après tout, le malheur n'est pas si grand. Les perruques de M^{me} de Neuville imitent parfaitement la nature, et, par la façon dont elles encadrent le front, prêtent à la physionomie un charme de plus.

M^{me} de Neuville vend ses nattes, chignons, boucles, frisures, en détail au même prix qu'en gros, c'est-à-dire avec la réduction de 10 pour 100 accordée aux commissionnaires. (48, rue Neuve-des-Petits-Champs, au premier étage. Envo franco du catalogue illustré.)

On ne saurait attacher trop de prix à la conservation de la chevelure. Et dire que ce prodige, renfermé dans un flacon de *Vitaline Steek*, ne coûte que 29 francs!

Frictionner le crâne le plus nu avec cette huile embaumée, c'est le fertiliser. La *Vitaline Steek* communique au derme capillaire une salubrité fraîcheur; elle agit sur la racine du cheveu comme la rosée fécondante sur la plante.

Négliger un moyen qui empêche infailliblement les cheveux de tomber ou les fait repousser, accuserait un dédain de sa personne antinatural. Nos personnages austères, en posant pour la calvitie, font contre fortune bon cœur. La *Vitaline Steek* les fait sacrifier à une plus juste ambition, celle de paraître ou de rester jeunes. (Office hygiénique, 47, rue de la Paix, au premier étage.)

Ils pulvérisent les produits de parfumerie qui font payer quelques heures de beauté par des années de vieillesse anticipée. Au contraire, *Veuve, la crème et la poudre des Fées*, propagés par M^{me} Sarah Félix, ont le don de conserver la jeunesse et de perpétuer la beauté.

L'eau des Fées conserve ou rend à la chevelure sa couleur primitive, sans laisser croire à l'artifice de teinture. La *crème des Fées* adoucit, assouplit, veloute l'épiderme et raffermi les tissus, en fait disparaître la ride la plus obstinément incurstée. La *poudre des Fées* sème sur les traits une suave blancheur, une piquante animation, un éclat radieux.

Ces préparations, aussi hygiéniques qu'efficaces, font jaillir de la physionomie des effluves de jeunesse (48, rue Richer).

LA VIEILLE FILLE

Marguerite de la Salle à M^{me} de Fougès.

(Suite)

5 août 1860.

La bataille est livrée, chère madame. Comme je le prévoyais, George est venu me réciter le discours qu'elle lui avait composé; il était classique et digne du jury d'examen. Nous avons été sans retard trouver mon père, puis duquel l'abbé Pervenche se trouvait, causant et profitant de la célérité de son voisin pour travailler à quelque petit ouvrage pour les pauvres, qu'il mit dans sa poche aussitôt qu'il nous vit.

— Mon père, lui dis-je, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer: George est décidé à se marier.
— Ah! dit mon père, une bonne nouvelle! c'est que de la part de George on ne sait jamais si c'est une folie ou un acte raisonnable.

— Cela dépend comment on veut l'envisager; je suis assez romanesque pour croire qu'un mariage d'amour est l'acte le plus raisonnable qu'on puisse faire dans la vie.

— Ah! il y a de l'amour! C'était donc tout arrangé? Je devine fort bien! Ah çà! me croit-on aveugle? dit mon père avec un emportement singulier.

— Personne ne prétend vous tromper, lui dis-je; malgré votre malheur, ou connaît votre clairvoyance, mon cher père. Vous nous évitez donc la peine de vous rien apprendre, et si George est amoureux de M^{lle} de Brethière...

— Je n'en savais vraiment rien! Une institutrice!... Elle est plus noble que nous.

— C'est elle qui le dit; je la chasserai.

— Alors, je la suivrai, dit George, qui avait sa leçon toute faite.

— Il vaut mieux, dis-je, que ce soit elle qui le suive, lorsqu'elle sera sa femme, comme la loi l'ordonne.

— Ce mariage ne me va pas du tout, dit mon père.

— Pourquoi donc? lui demandai-je. Olympe est belle, distinguée, pleine de mérite.

— Elle a toujours été très-bien pour mes pauvres, dit l'abbé. (Je souris en pensant que la route des pauvres était semée de myosotis romantiques, cueillis par George et par elle.)

— C'est n'était pas la belle-fille que je rêvais, dit mon père. M'a-t-elle seulement jamais fait la lecture?

— Mais, mon père, elle n'était pas ici pour cela. Elle me donnait mes leçons consciencieusement. Dès qu'elle sera votre belle-fille, elle sera votre lectrice.

— Elle ne te remplacera jamais, mon enfant! une voix grêle, une diction précitéeuse, cela est impossible.

— Vous n'avez pas d'autre objection au mariage d'Olympe? demandai-je en souriant.

— J'ai à lui en encore, la plus sérieuse de toutes. George a gaspillé son patrimoine; il est l'enfant prodige de l'Écarté. Il lui reste cent mille francs pour pleurer ses fautes. C'est un joli mouchoir, mais c'est bien peu. Ce n'est pas avec cette somme qu'il nourrira femme et enfants, bêtes et gens, et mènera une vie de grand seigneur, plus souvent en voiture qu'à pied. Vous avez six cent mille francs à vous deux, mes enfants, de la fortune de votre mère; moi, je n'ai guère que deux mille livres de rentes, et c'est ma fille qui me reçoit chez elle. J'ai les idées d'autrefois, et j'aurais voulu que le château de l'Étang fût àpannage de mon fils; mais les lois ne se soucient pas des fils aînés; et puisqu'on n'épouse plus les filles pour leurs beaux yeux, il faut bien qu'elles aient des dots!

— Et moi, dis-je en riant, je veux être épousée pour mes beaux yeux! Si la pauvreté de George est un obstacle à son bonheur, cet obstacle a disparu. Je lui donne pour cadeau de noces la valeur de deux cent mille francs, c'est-à-dire le château de l'Étang et ses principales dépendances; je ne me garde que cent mille francs. Cela me rendra plus difficile à marier, et je resterai plus longtemps auprès de vous, mon père.

Cet argument fit un bon effet sur mon père.

— Reste à savoir, dit-il, si Georges acceptera le sacrifice que tu lui fais.

— George consultera Olympe, répondis-je, qui, dans sa haute raison, lui conseillera d'accepter.

Pour achever de convaincre mon père, je plaçai la cause des mariages d'inclination, comme s'il se fût agi de moi-même. Je lui dis que les premiers torts venaient de nous, qui avions introduit dans la maison une belle institutrice de vingt-trois ans; que nous étions heureux que sa conduite eût été irréprochable; que je serais charmée de l'avoir pour belle-sœur.

Comme je fermais la porte, le teint animé par ma plaidoirie, je rencontrai notre hôte, M. de Gouvioux, et je lui dis en riant:

— Félicitez-moi, je viens d'obtenir le consentement de mon père pour un mariage qui nous intéresse tous.

— Pas le vôtre, au moins, me dit-il en me regardant fixement.

— Oh! moi, je ne puis guère me marier, dis-je en pensant aux deux cent mille francs que je venais de donner.

— En quoi mon mariage peut-il intéresser M. de Gouvioux? C'est sans doute une question banale. Je n'eus pas le temps d'y songer, car l'atmosphère de tout le monde au dîner m'inquiétait beaucoup.

Mon père était obligé de traiter Olympe presque en belle-fille et je savais qu'il lui en coûtait. M^{me} de Brethière fut cassante, mordante, sans aucun respect de l'âge et du malheur, comme toujours.

Mon père me dit tout bas:

— Qu'elle ne me fasse pas souvenir que je puis encore l'envoyer dîner dans sa chambre.

Je calmais mon père, je coupais la parole à Olympe, je couvrais les disputes naissantes des éclats de ma fausse gaieté! Il n'y avait que George de vraiment heureux. Il a enfin trouvé la rampe de fer sur laquelle il s'appuiera pour monter comme un escalier tous les degrés de la vie.

Henry de Gouvioux fut plein de tact et de délicatesse.

Notre bon abbé nous manquait; il était souffrant, on lui avait fait porter son dîner dans la pièce du rez-de-chaussée où j'avais pris ma leçon d'harmonium.

Lorsque je descendis au jardin pour rafraîchir ma tête brûlante, à la suite d'une telle journée, je vis l'abbé qui causait par la fenêtre avec un paysanne.

— Eh bien! le potage vous a-t-il fait du bien, ma brave femme?

— Oh! oui, bien, monsieur l'abbé.

— Tenez, voilà un morceau de poulet et un morceau de bœuf, votre mari les mangera bien.

— Tout de même, monsieur l'abbé.

— N'avez-vous pas un enfant?

— Oui, le pauvre ange!

— Il sera enchanté de manger ce gâteau et ces fruits.

— Merci, monsieur l'abbé, dit la femme, emportant les provisions dans son tablier.

Et voilà comment a dîné notre abbé. Je ne le laisserai plus seul prendre ses repas.

Le 1^{er} septembre 1860.

Ne me grondes pas, chère madame, si l'abandon de ma fortune fut des heureux. Vous me dites que je pourrais regretter un jour cette imprudence. Pourquoi donc? Olympe ne laissera pas entamer cette fortune par mon frère. Je suis content d'avoir assuré le bonheur de George, et en même temps la tranquillité de mon père.

Si j'avais écouté je ne sais quel égocisme et je ne sais quelle avarice, si ce mariage ne se concluait pas, par ma faute, vous savez quels inconvénients la rupture amenait: fuite d'Olympe; poursuite de George; somnations du fils au père, malédiction du père au fils. Mon frère était exilé de la maison et n'y rentrerait que le jour d'une maladie grave ou de la mort de l'un de nous.

Triste pardon que celui qu'on obtient dans ces circonstances! Olympe, repoussée par la famille de son mari, avait une position difficile dans le monde; notre refus de la recevoir eût été un sujet de querelle entre son mari et elle, nous aurions créé un mauvais ménage. Vous voyez donc que mon cœur m'a bien inspiré.

Depuis le jour où le mariage a été décidé, je n'ai plus voulu des leçons de M^{me} de Brethière, et nous lui avons supprimé ses appointements par une délicatesse que chacun comprendra. Elle a été à la ville choisir les étoffes qui lui faisaient plaisir, et l'on a payé ici; mon père et moi nous avons contribué, et George a été heureux de dépenser pour sa femme ses nouveaux revenus.

Olympe a refusé d'être accompagnée par moi dans les magasins, disant:

— Non, Marguerite, vous n'avez pas mon goût.

Ce qui veut dire: Vous n'avez pas de goût du tout.

Si je ne me suis pas occupée de son trousseau, en revanche, j'ai veillé à la corbeille de mon abbé. Il a jeté tout son bien par toutes les fenêtres de la charité. Il lui reste trois chemises. Il n'a plus qu'une soutane luisante, usée. Sa garde-robe a été renouvelée, et nous attachâmes sa douillette et sa soutane neuves par une chaîne à l'armoire lorsqu'il les quitta, car peut-être il lui prendra fantaisie de les donner dans la nuitaine à la confrérie des malheureux.

Plus tard, on lui fera grâce, et il pourra se dépouiller si bon lui semble. Il est content de moi, car les brassières et les petits bonnets plouvent sur le village.

Il a son marié d'hier, marié par monseigneur, assisté du curé de notre village de l'Étang et de l'abbé Pervenche. Toute la province — la ville et la campagne — est venue à la cérémonie. Jusqu'à M. Sorbier, qui n'est pas entré à l'église — ses principes le lui défendent — mais qui a assisté au dîné de la nocce.

En voyant l'habit de George, M. Sorbier a déclaré que lui, qui n'en avait eu de sa vie, s'en commanderait un, pour faire comme ces nobles. Comme il ne connaît personne, je le vois se promenant tout seul dans sa maison ornée d'une tour, ou donnant à manger à ses poulx, en habit noir.

Il a gardé son chapeau sur la tête, au passage de l'évêque, et a déclaré que si « cet homme » lui parlait, il ne l'appellerait jamais monseigneur, mais monsieur.

Olympe a fait son possible pour être aimable envers tous les invités; seulement, comme elle ne peut pas dire une chose complètement agréable, elle a dit:

— Vous êtes bien aimables d'être venus si loin. A quelle heure repartez-vous?

George et ma belle-sœur sont partis.

Quel vide, quel tristesse dans la maison! Mon père a poussé un gros soupir et il a tourné sa tête de son côté. Depuis qu'il est aveugle, il est mon enfant, et il voulait savoir si sa mère ne lui manquerait pas; je répondis en lui serrant la main.

M. de Gouvioux s'approcha de nous et me dit:

— Me permettez-vous de rester auprès de vous — longtemps?

— Certes, lui dis-je; mais notre demeure sera bien triste, puisque votre ami George n'y sera plus.

— Croyez-vous donc que j'étais ici pour George exclusivement?

— Je sais que vous êtes bon pour mon père.

— Alors vous me permettez de rester ici trois mois, six mois, le temps que je voudrai? Vous ne me renverrez pas?

— Non, mon cousin (c'était la première fois que je l'appelaï mon cousin; nous sommes alliés de très-loin). Mais pensez bien que vos terres sont plus belles que les nôtres et plus agréables à habiter; que Paris vous attend peut-être, et qu'ici il n'y aura aucune distraction.

— Pas de distraction, c'est possible, mais des compensations. Je vous demande seulement la permission d'écrire chez moi pour faire venir des chevaux. Ne montiez-vous pas à cheval autrefois?

— Je suis redevenue enfant: des chevaux! quel bonheur!

8 septembre 1860.

Je veux vous parler de notre hôte, chère madame, puisque c'est le seul personnage que j'aie à décrire ici. Il n'a de George, son camarade de collège, que l'âge. Autant mon frère est doux, autant celui-là est énergique. Mon frère subit les influences; celui-là agit d'après sa propre volonté. George a dilapidé son bien en plaisirs de conlisses, M. de Gouvioux a eu des passions plus nobles, des amitiés plus choies, et sa belle fortune, dont les revenus sont dépensés largement, est demeurée intacte.

Quoique riche, il n'est pas enfant gâté, il ne se laisse pas prendre aux compliments ni aux poursuites des mères qui ont des filles à marier.

Il a l'oreille ouverte au malheur et la main tendue vers lui.

Il n'a ni père ni mère, ni frère ni sœur; il est fort indépendant. Il faut que l'état de mon père, quo notre solitude lui aient inspiré quelque pitié pour qu'il habite avec nous, lui qui ne va chez personne.

Chez lui, il chasse, il se promène à cheval, il fait des excursions. A Paris, il aime les luis, les spectacles, il est jeune enfin.

Si M. de Gouvioux n'est pas recherché par tout le monde comme il devrait l'être, c'est qu'il est froid, correct, d'allures anglaises, et ne distribuant ni l'eau bénite de cour, ni les poignées de main, ni les promesses.

Tout intelligent qu'il est, il n'est ni brillant ni poseur. J'ai vu trop de gens d'esprit à Paris pour ne pas leur préférer les gens de cœur.

Il en a, avec les instincts les plus nobles et les plus généreux. Brave, il est de ceux qui s'engagent les premiers quand la patrie déclare la guerre ou la sabbit; mais il épargnerait son adversaire dans un duel.

Il n'a point une belle figure, ni une figure originale; il n'a même pas beaucoup de physionomie: il faut qu'il s'anime extraordinairement pour cela.

Sa taille est belle, ses cheveux fins, et Olympe elle-même dit qu'il est assez distingué, ce qui veut dire qu'il l'est inutilement.

Figurez-vous, chère madame, le bonheur de votre enfant chérie en s'élançant sur un admirable cheval arabe, son pied ayant à peine posé dans la main de M. de Gouvioux. Elle porte une amazone noire, un nœud de velours au cou, faisant ressortir la blancheur du col de talle; le chapeau d'homme fait valoir ses cheveux blonds.

M. de Gouvioux est d'abord à mes côtés, puis nous prenons chacun un des côtés de la voiture où est mon père. Notre vieille calèche, qui sortait aussi rarement que les voitures du sacre, prend l'air tous les jours maintenant.

Ma tenue d'amazone est déplorable; il faut à chaque instant me pencher dans la voiture et expliquer ce que je vois à mon père.

— Allons, Marguerite, me dit-il, qu'y a-t-il devant nous?

— Un petit chemin rocailleux où un torrent semble avoir passé pour le creuser et renouer les pierres. Les haies sont d'aulépine, point taillées, et le houx, qui croît sauvage, est plus beau que cultivé avec ses méchantes feuilles qui piquent et dont le vert est d'un ton dur. Plus loin, nous avons un bois vert et doré à l'horizon, mais violet à son pied, à cause des bruyères qui couvrent le terrain.

— N'y a-t-il point d'êtres dans le paysage? dit mon père qui, en sa qualité d'aveugle, aime sentir des êtres vivants près de lui.

— Si, mon père, je vois deux troupeaux dans les gruits,

des vaches, les unes couchées et ruminant, les autres la tête en l'air et plaintives comme des Niobés, qui ont perdu leurs petits veaux.

Mais père ne se lassait pas de descriptions; M. de Gouvilleux à la honte de lui parler beaucoup. Nos chevaux galopent; le vent taquine mes cheveux et me les jette au nez, après les avoir lâchement attaqués par derrière. La course nous anime et nous amuse. Mon Dieu, qu'il fait bon vivre!

(A suivre.)

PHILIPPE GERFAUT.

BOTANIQUE MÉDICALE

DU CRESSON

Tout le monde connaît cette plante de la famille des crucifères. Elle croît dans les eaux vives courantes, dans les petits ruisseaux, dans toutes les contrées de l'Europe. On la cultive dans les jardins, dans des haquets et le long des eaux courantes. Sous l'influence d'une bonne culture, le cresson fournit trois variétés, qui sont : le cresson charnu, le cresson gaufré et le cresson à feuilles minces.

Les propriétés du cresson sont connues depuis des siècles. Les anciens Perses en faisaient leur aliment favori. Les Romains et les Arabes l'employaient en médecine et en économie domestique. Dès le quinzième siècle, il existait en France des cressonniers dans plusieurs provinces. Mais, pendant longtemps, on se contenta de recueillir le cresson qui se trouvait à l'état sauvage, et on parvint ainsi à en dépeupler toutes les localités voisines des grands centres de population, ce qui força à étendre de plus en plus le cercle des recherches. Il n'y a pas longtemps, dit Loiseleur-Deslongchamps, que l'on voyait de pauvres femmes aller en recueillir jusqu'à quarante lieues de Paris, pour en charger des voitures et le vendre dans les rues de cette capitale. C'est au commencement de ce siècle, pendant les guerres du premier empire, qu'un officier de la grande armée apporta d'Allemagne, aux environs de Paris, la culture du cresson. Cette culture a fait d'immenses progrès, et aujourd'hui on compte par milliers les fosses à cresson qui servent à l'approvisionnement de Paris et de ses environs.

Soumis à l'analyse chimique, le cresson fournit : 1° une huile particulière sulfo-aotée; 2° un extrait amer, contenu dans le suc, pour une moyenne d'environ 3 pour 100; 3° de l'iode en quantité variable, depuis 1 jusqu'à 3 milligrammes par botte de cresson de 275 grammes; 4° du fer; 5° des matières salines dont beaucoup de phosphates.

Il est évident, d'après cette analyse, que le cresson peut être un bon médicament, et que ses propriétés seront d'autant plus actives que celui dont on fera usage contiendra une plus grande quantité d'iode et de fer.

Lorsqu'on écrase le cresson et qu'on l'exprime dans un linge, il fournit une grande quantité de suc, 70 pour 100, en moyenne, et ce suc renferme l'huile sulfo-aotée, l'iode et l'extrait amer. Le résidu retient les phosphates et le fer.

Le cresson de fontaine est antiscorbutique, stimulant, diaphorétique et expectorant. Il peut rendre de grands services dans le cas de maladie d'estomac, en excitant les forces digestives et en augmentant l'appétit. On le donne sous toutes les formes dans le cas de scorbut. Il est très-utile aux enfants cachectiques, atteints de glandes autour du cou et d'engorgements viciaux. On le conseille beaucoup pour combattre la phthisie pulmonaire, et voici pourquoi, d'après Eugène Noël : « On dit qu'un jeune poitrinaire, abandonné de ses médecins, s'en alla habiter au village. Un ruisseau coulait près de son ermitage, et ce ruisseau était recouvert, ci et là, d'une jolie verdure luisant au soleil et qui réjouissait la vue par la vigueur de sa végétation. Le malade ignorait le nom de cette belle plante; il s'avisait d'en mâcher quelques feuilles; leur fortifiant saveur le mit en appétit; il continua de mâcher, finit même par en croquer les tiges avec le feuillage, et bientôt il en fit sa seule nourriture. En quelques mois le voilà remis en santé parfaite. L'herbe salutaire dont il s'était nourri n'était autre que le cresson. » Cette merveilleuse guérison ne s'est pas reproduite depuis; mais il n'en est pas moins vrai que, sans être aussi efficace que cette cure le ferait supposer, le cresson peut être d'une grande utilité dans le traitement de la phthisie pulmonaire. Toutefois, il importe que les malades qui en font usage soient exempts de fièvres, d'inflammation, d'irritation locale ou d'irritabilité nerveuse. Les catarrhes pulmonaires avec abondante expectoration se trouvent heureusement modifiés par l'usage journalier du suc de cresson coupé avec du lait chaud. C'est peut-être pour avoir trop souvent confondu le catarrhe pulmonaire avec la phthisie qu'on a attribué la guérison de celle-ci à l'usage du cresson.

M. Chatin conseille la purée de cresson comme le meilleur des légumes dans le traitement des diabétiques.

À l'extérieur, on emploie le cresson pilé en cataplasmes comme résolutif sur les tumeurs glandulaires; on s'en sert de la même façon pour déterger les plaies et les ulcères. Lorsqu'on a les gencives molles et saignantes, on peut les rendre plus fermes en mâchant les feuilles et les tiges du cresson.

Enfin, on dit, et je le donne sous toutes réserves à nos

abonnées, que le mélange de 60 grammes de suc de cresson et de 30 grammes de miel, passés à travers un linge et dont on se frotte bien le visage, enlève les *éphélides*, les *lentilles* et les *taches de rousseur*.

Lorsqu'on veut faire usage du cresson comme moyen thérapeutique, la meilleure préparation est le suc, comme je l'ai indiqué plus haut, coupé avec du lait. La dose est de 60 grammes à 120 grammes par jour.

En salade, on peut en manger à volonté.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

- Le potage au sazon.
- Les brochettes à la maître-d'hôtel.
- Les beignets rôtis.
- L'outarde à la broche.
- Le céleri au jus.
- Le gâteau moka à la moderne.
- Dessert.

UN CORDON BLEU.

Les huîtres sont l'accompagnement obligatoire de tout bon déjeuner. Cette année, la vogue est aux huîtres fines de Kermele-Montaroc, qui sont recherchées de tous les gourmets. — Vouve Guillaume et Co, dépositaires, 2, rue Saint-Honoré (Halles centrales).

LIQUEUR DE MÉNAGE

À cette époque de l'année, le prunellier est encore chargé de ses petites baies noires et rondes d'un goût si âpre et si désagréable. Ces fruits sauvages peuvent donner, étant traités de la manière suivante, une des plus exquises liqueurs de ménage.

Recueillir un demi-boisseau environ de prunelles, d'avantage si vous voulez, et les jeter dans une grande écuelle ou dans un grand pot, où vous les oubliez jusqu'à ce que la fermentation ait complètement détaché la pulpe du noyau. Frottez, remuez pour élever toute cette pulpe. Lavez à grande eau. Retirez les noyaux tout à fait dépouillés; essuyez-les bien ou laissez sécher. Une fois blancs et séchés, cassez-les légèrement avec un gros marteau de manière à briser la coquille sans écraser l'amande. Mettez le tout ensemble dans un grand bocal avec ou quatre litres d'excellente eau-de-vie mêlée à du sucre fondu dans le moins d'eau possible (500 grammes de sucre par litre d'eau-de-vie). Il faut bien mettre demi-litre de noyaux par litre d'eau-de-vie. Agitez et oubliez dans l'armoire pendant deux mois. À gâter, goûtez; suivant le degré de bonté, laissez encore la liqueur se faire, ou bien passez dans un linge fin ou un morceau de laine. Si on la laisse encore se faire en bouteille pendant deux ou trois mois, on aura une liqueur d'un arôme exquis.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La question des chapeaux est la plus intéressante pour le moment. Aussi nous empressons-nous de faire savoir à nos lectrices que M^{me} Caroline Coutot, dont les salons de modes se trouvent, 55, avenue de l'Opéra, tient à la disposition de sa nombreuse clientèle un choix immense d'élegants chapeaux d'hiver. Nous en avons reproduit quelques-uns dans nos précédents numéros.

Les chapeaux de M^{me} Coutot, d'un goût simple, coiffent bien. Ses dernières créations sont le chapeau *feutre poil de chamame* et le chapeau *feutre marmotte*. On peut avoir ces deux genres de feutres en plusieurs couleurs, de sorte qu'il sera très-facile aux élégantes de rassoier leur chapeau à leur toilette. Avis donc à qui de droit!

Nous continuerons aujourd'hui à donner à nos lectrices les divers renseignements nécessaires pour compléter ceux qu'elles ont déjà reçus au sujet des nouveautés de la maison DE PLUMET (33, rue Vivienne).

Avant de repartir des robes de chambre, que nous avons annoncées dernièrement, nous terminerons la liste des jupons; mais, auparavant, une rectification; dans notre n^o 302, à la page 318, article *Revue des Magasins*, le jupon de moire anglaise de la maison de Plumet, a été cité par erreur au prix de 10 francs sans velours; c'est quinze francs qu'il faut lire. Ce même jupon, avec velours, coûte 18 francs.

La traîne balayeuse est un ingénieux modèle exclusif aux robes qui possèdent des traînes rapportées, sous lesquelles on les adapte. Cette traîne, en bonne percale, est d'une hauteur de 75 centimètres; elle est garnie de cinq grosses ganses « cabliées » et recouverte, dans le bas, d'un volant plissé en mousseline. Ce volant se prolonge au delà de la traîne pour que celle-ci soit comme sous l'ourlet de la robe, comme une balayeuse ordinaire. Ce plissé mesure 4 mètres de longueur, et avec la traîne-balayeuse coûte 12 francs.

Nous noterons aussi un fort beau jupon blanc pour toilette habillée. Il est en percale, sans apprêt, à traîne mobile et carrée, d'un aspect particulier. Le jupon, taillé de forme princesse, est monté à une ceinture plate et ronde, qui se prolonge par derrière en droite ligne. A mi-jupe vient s'ajouter une traîne mobile, qui se boutonne sur les côtés du jupon; elle est garnie de volants relevés de dentelle de fil; même garniture autour de la traîne, y compris les côtés.

Ces différents modèles, joints à la longue liste que nous avons donnée il y a quelque temps, suffiraient à procurer une grande notoriété à la maison de Plumet, si déjà elle n'était placée en tête des premières maisons parisiennes.

Les robes de chambre de forme princesse bien taillées, bien conditionnées en petit drap ou drap feutré avec galon percale, valent, suivant leur importance, de 18 à 30 francs.

Un excellent magasin de chaussures, que nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos lectrices, vendant au détail au prix même de gros, offre des avantages réels que beaucoup d'autres magasins ne sont pas à même d'offrir.

C'est pour faire participer nos lectrices à cet avantage exceptionnel que nous donnons l'adresse de la maison *Poirret*, 61, rue Montorgueil.

La maison Poirret possède un grand assortiment de largesurs sur chaque longueur, ce qui lui permet de chauffer les personnes qui généralement ne peuvent trouver à le faire dans d'autres magasins de confections.

Nous engageons beaucoup nos lectrices à faire une visite à la maison Poirret, afin de juger par elles-mêmes de l'élégance du choix immense des chaussures d'hiver qu'elle offre actuellement à sa nombreuse clientèle.

Toute commande dépassant 25 francs sera expédiée franco de port et contre remboursement, pour la France, la Belgique, l'Alsace-Lorraine et la ville de Londres.

La maison Bardé sœurs, couturières, 34, rue de Penthièvre, à Paris, recommandée par la *Revue de la Mode*, envoie franco échantillons d'étoffes pour robes, costumes, confections, à des prix modérés. Jolis modèles. Nouveautés pour l'automne. Maison de confiance. — Envoyer corage et longueur de jupe.

Nous engageons nos lectrices à visiter les salons de M^{me} Koller, 2, rue du Helder, au premier; elles y trouveront de jolis modèles de robes de ville et toilettes d'un goût nouveau, surtout en corsages et cuirasses. Prix modérés.

Nous donnerons nos plus beaux modèles de robes et costumes pour la saison d'hiver de la maison Rébillet et Dusol, 217, rue Saint-Honoré. Cette maison se recommande par ses prix modérés et l'élégance de ses toilettes. Nos lectrices ont pu en juger.

La PATE ÉPILATOIRE DUSSER, la seule qui ne renferme aucun agent chimique, est aussi le seul produit qui puisse être employé en toute sécurité pour détruire tout duvet important sur les lèvres ou les joues. Prix : 10 francs en un mandat. Envoi franco, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Nous engageons nos lectrices qui veulent souscrire aux émissions à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire, qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 34, place de la Bourse. Envoi de numéros sur demande affranchie.

Succès de Jules Klein. — 1^{er} zeros de Cocodille! Fraises de Champagne, M^{me} Pristomps, Livres de Fer, Caisse Pompadour, Vases, Pâte de Vitre, M^{me} Bado Bado et C^o Carat d'Archevêque, Tête de Lisette, Pains de Selin, Trèfle aux Perles, M^{me} France Abbe, M^{me} Auguste Perles, Soupir à Baiser, Mélodie.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 20 octobre contient avec le texte la musique suivante :

- Les Grimaciers, trio bouffe inédit, musique de Cherubini.
- La Neige, poésie de Pailleron, musique de Vancorbell.
- Le Sonnet, pour piano, musique de Mattia Van den Gheyn.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Comment le Français si galant a-t-il établi la loi salique?

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.